

leur existence, l'un de ces fours appartenait au propriétaire du susdit hôtel de Luxembourg.

Il peut paraître étonnant que les chevaliers de l'arquebuse de Luxembourg eussent choisi pour leurs exercices et leurs plaisirs un emplacement exposé au désagrément d'un pareil voisinage. Ces fours à chaux fonctionnaient depuis une époque très-reculée, puisqu'un poète du XVI^e siècle, Maurice Scève, en parle dans un recueil imprimé en 1544. Il compare son cœur tristement amoureux à la fournaise fuligineuse qui obscurcissait l'air du quartier de Vaise :

Pour être l'air tout offusqué de nues
 Ne provient point du temps caligineux ;
 Et veoir ici ténèbres continues
 N'est procédé d'automne bruymeux.
 Mais pour autant que tes yeux ruyneux
 Ont démoli le fort de tous mes aises,
 Comme au fauxbourg les fumantes fournaises
 Rendent obscurs les circonvoisins lieux,
 Le feu ardent de mes si grands mésaises
 Par mes soupirs obténèbre les cieulx.
 En ce fauxbourg cette ardente fournaise
 N'eslève point si haut sa forte alaine,
 Que mes soupirs respandent à leur aise
 Leur grand' fumée en l'air qui se pourmeine.

(*Arch. hist. du Rhône*, t. 9, p- 436).

Maurice Scève, ou Sève, poète des plus illustres de son vivant, et qui faisait école, ami d'Etienne Dolet et de Clément Marot, naquit dans les premières années du XVI^e siècle et mourut vers 1560 ou 1564. Les lamentations dont je viens de donner un échantillon me semblent aussi ennuyeuses que les sonnets de Pétrarque en l'honneur de Laure. Au reste, le souvenir de ces deux amants a pu influer sur les compositions de Maurice Scève ; car, se trouvant à Avignon en 1533, il contribua à la découverte d'un tombeau qu'on a cru être celui de Laure, dans la chapelle de Sainte-Croix, au couvent des Cordeliers, en présence de François I^{er}. Il se créa peut-être une Laure imaginaire, dans la